

Société hiérarchique et habitat en Inde

Vincent Grimaud

C. C. I.

Centre Georges Pompidou

75191 Paris Cédex 04

Summary

Hierarchical Society and Habitat in India: A single principle controls, in a hierarchical manner, the society of castes in India and dominates the organisation of the traditional space: the opposition between pure and impure. The question is to know to what extent this traditional system and the oppositions that it generates have their place in the modern habitat. Industrialisation as well as urbanisation have provoked the scattering of the territorial bases of the castes. For numerous social groups, this scattering entails such a division of the residential space of the undivided family that the contemporary habitat seems to be ahead of the nuclear family.

The purpose of this research is twofold: First, the spatial layout of a traditional 19th century urban house is investigated. Its characteristics are typical of the Delhi region where the house is located. Second, and in opposition, a typical modern house is analyzed which is situated in between the more innovative architecture, still very unfrequent, and houses where relatively ancient forms do not sufficiently take into account the evolution of styles of living. In both cases, the organisation of space is analysed and the models as well as practices that are generated in their respective versions are described.

The conclusion of this first investigation of a relatively unexplored field shows how certain changes in styles of living show a slow evolution of traditional models. This applies to the women's situation within the family group and to the attenuation of the opposition between pure and impure in favor of an opposition between private and public. Yet these traditional models do still influence the larger part of the arrangements which make that the functionalist options of the modern habitat can function. Where the modernisation of the habitats results from the owner's own initiative, the double expression of functionalism (i.e. Western rationality) and of traditional models can be observed within the habitat. The layout as well as the architecture of the dwelling appear to be part of an ideological show-piece emphasizing its modernity, whereas the persistence of traditional models favours attitudes which seem to be anything but obsolete.

Résumé

Un même principe ordonne hiérarchiquement la société des castes et domine l'organisation de l'espace traditionnel : l'opposition du pur et de l'impur. Reste à savoir dans quelle mesure ce système traditionnel et les oppositions qu'il engendre ont encore leur place dans l'habitat moderne. L'industrialisation et l'urbanisation ont eu notamment comme conséquence l'éclatement de la base territoriale des castes et, pour de nombreux groupes sociaux, cet éclatement entraîne une telle division de l'espace résidentiel de la famille indivise, que l'habitat moderne semble aller au-devant de la famille nucléaire.

Nous avons mené une double étude : la première s'attache à l'espace d'une maison urbaine traditionnelle — du siècle dernier — dont les caractéristiques paraissent offrir pour l'aire concernée (Delhi et sa région) des références assez fidèles. Nous lui avons opposé un exemple de maison moderne qui se situe à mi-chemin entre les architectures les plus innovantes, encore très rares, et celles dont l'ancienneté relative ne rend pas suffisamment compte de l'évolution des pratiques. Dans les deux cas nous avons tenté d'analyser l'organisation de l'espace et de définir les modèles et les pratiques engendrées dans leurs versions respectives.

Les conclusions de ce premier état d'une recherche dans un domaine peu étudié, montrent que certains changements dans les pratiques de l'habiter peuvent témoigner d'une lente évolution des modèles traditionnels. Il en est ainsi de la situation de la femme dans le groupe familial, de l'atténuation de l'opposition du pur et de l'impur au profit de l'opposition public/privé. Mais c'est encore ces modèles traditionnels qui commandent la plupart des arrangements grâce auxquels les partis pris fonctionnalistes de l'habitat moderne réussissent à fonctionner. Dans le cas où la modernisation de l'habitat est le fait du propriétaire lui-même, nous avons pu définir la double expression, dans l'habitat, de la fonctionnalité (c'est-à-dire de la rationalité occidentale) et de modèles traditionnels : la conception, l'architecture du logement, paraissent faire partie d'un *show-piece* idéologique destiné à faire étalage de la modernité, tandis que la prégnance des modèles traditionnels favorise après coup des pratiques qui semblent toujours vivaces.

1. Du système des castes à l'unité domestique

L'utilisation de l'espace "à l'indienne" est liée au modèle traditionnel de la grande famille hiérarchisée — la "joint family" — et à sa fonction comme élément d'un tout : le "système des castes", au double sens idéologique et empirique du terme, c'est-à-dire à la fois comme "théorie" sociologique et comme ensembles humains concrets spatialement juxtaposés.

On sait que la Tradition ou *smṛiti*, ordonne la société indienne en quatre *vārṇa*, "couleurs" ou "états", qui en constituent à vrai dire les classes dont rendent compte les textes sacrés, notamment les *Dharmas-*

hastra ou “Traités de la disposition naturelle des choses“. Au sommet de la hiérarchie, les “deux fois nés” : *Brahmanes*, prêtres (enseignants et gardiens de la religion) dont la supériorité absolue réside dans le statut de pureté supérieure, et les *Kshatriya*, rois (nobles ou guerriers) à qui revient l’exercice du pouvoir et la protection de toutes les créatures. Puis viennent les *Vaishya*, qui vivent de l’agriculture, du commerce, de l’élevage et de l’usure, enfin les *Shudra* dont la seule tâche est d’obéir “avec absence d’envie” (Manu I. 91). Parce qu’ils ne sont pas castés — on les dit “hors castes” — les Intouchables ne figurent pas dans cette classification. On retrouve aujourd’hui la même échelle des statuts, avec de bas en haut, le service, l’activité économique, la domination, la prêtrise.

Ce système théorique fonctionne dans la structure sociale comme idéologie. Lui correspond, dans la réalité la plus immédiate, un ensemble buissonnant et parfois mouvant de *jāti*, ou castes proprement dites, entre lesquelles, et surtout à l’intérieur desquelles, s’organise concrètement la vie sociale. Les castes (plusieurs centaines) et leur sous-castes forment autant de groupes héréditaires strictement hiérarchisés, qui se distinguent par leur spécialisation traditionnelle (division du travail, mais également interdépendance par l’échange de services) et la séparation étroite que maintiennent les règles relatives au mariage (endogamie), à la nourriture (dans la caste commensalité, hors la caste, nourriture acceptée seulement des égaux ou supérieurs) et jusqu’à l’utilisation de l’espace . . .

Cet ensemble complexe de *varṇa*, de castes et de sous-castes, a pour principe de cohérence l’opposition du pur et de l’impur : c’est elle qui détermine l’opposition supérieur/inférieur au point de s’y confondre, la gradation de status des castes en fonction de leur occupation (de la plus pure à la plus impure) et leur séparation (Dumont, 1966, 65). Toute une vision du monde se trouve ainsi sous-tendue par l’opposition de pureté et le statut qu’elle assigne à chacun dans la société : telle est la hiérarchie idéale.

Il est clair que le pouvoir n’est pas ici comme pour l’Occidental, du moins le pense-t-il volontiers, au principe de la hiérarchie. La Tradition ne l’en exclut pas pour autant, mais elle le distingue soigneusement du statut, et l’y subordonne.

Dans la pratique, le rapport entre statut de pureté et pouvoir apparaît en fait singulièrement compliqué. A titre d’exemple, le phénomène de “sanskritisation” démontre que la puissance matérielle peut conduire certaines castes à adopter des modèles de pureté de la caste brahmanique et à améliorer ainsi leur statut (Srinivas, 1966). Plus récemment, ce même phénomène s’est doublé d’un processus d’occidentalisation, notamment chez les brahmanes eux-mêmes, qui atteste le prestige de modèles étrangers (théoriquement impurs) dans l’ordre du pouvoir. Remarquons la formule par laquelle Louis Dumont résume son analyse de ce rapport dans la société traditionnelle : “Le pouvoir est subordonné au statut dans son rapport direct avec lui, il lui est subrepticement assimilé à titre secondaire vis-à-vis de tout le reste” (Dumont, 1966, 268). Il faudra s’en souvenir au moment d’apprécier la portée du changement dont

témoigne, pour la société indienne, l'évolution récente des modèles qui organisent l'appropriation de l'espace.

Notre propos se limitant à la sphère de l'habitat, nous ne pouvons que mentionner certaines implications idéologiques du système dans l'organisation de l'espace urbain et villageois traditionnel : ainsi, l'implantation et la répartition des groupes (*varṇa*, *jāti*, familles ou groupements par affinités autres que la naissance) selon un clivage territorial correspondant à la gradation de leurs statuts, ou même l'orientation (est/ouest ; gauche/droite) qui a pu être observée dans certains quartiers ou habitations. On notera que les noms des sous-castes désignent plus souvent des distinctions territoriales que le métier ou la secte. Ces faits peuvent être rapprochés d'un phénomène caractéristique de l'époque contemporaine : la caste n'est plus aussi strictement liée à l'implantation traditionnelle dans le territoire régional. On trouve maintenant des solidarités de castes qui traversent les régions, sensibles par exemple dans la vie politique. De même, l'indivision morale de la famille peut subsister au-delà de l'unité physique de résidence, après la dispersion des familles dans différentes villes. On peut dire, au moment d'aborder l'organisation familiale indienne, qu'elle apparaît souvent aujourd'hui comme celle d'une famille indivise localement éclatée.

La communauté de résidence est sans doute la donnée la plus immédiate de la famille indienne traditionnelle, mais elle n'est pas la plus constante ni la plus déterminante. Ainsi la sociologue indienne Irawati Karve donne la définition suivante du modèle familial traditionnel : "Un groupe de personnes qui vivent généralement sous le même toit, consomment une nourriture cuite au même foyer, détiennent en commun la propriété, participent à un culte familial commun, et sont reliées entre elles par un type particulier de parenté" (Karve, 1953, nous traduisons).

Le groupe domestique obéit, en règle générale, au système de filiation patrilinéaire et de résidence virilocale. Il réunit sous l'autorité du chef de famille, normalement le plus âgé des descendants en ligne agnatique, des représentants de trois générations dans une et parfois plusieurs branches. Les belles-filles vivent au domicile de leur mari, sous l'autorité de leurs beaux-parents.

La tentation ethnocentrique est de se représenter la famille indivise comme l'association de plusieurs familles nucléaires et, en conséquence, de prendre pour axe de référence le couple et la relation conjugale entre mari et femme. Cela rend incompréhensibles les modèles de l'habiter indiens.

De fait, la famille, ¹ juridiquement définie comme le groupe des copartageants adultes mâles, leur femme et leurs enfants (les filles ne sont

1 Les langues de l'Inde entendent habituellement par "famille" ce que l'anglais désigne sous le terme "joint family", littéralement famille jointe. Elles n'ont que récemment forgé des expressions modernes directement traduites de l'anglais "joint family" et "nuclear family" pour distinguer les deux formes.

co-héritières que depuis la loi de 1956) s'organise hiérarchiquement autour des relations filiales et fraternelles.

Les liens du sang, mais aussi la communauté des intérêts matériels et politiques du groupe en font une unité économique et de "protection sociale" où les revenus comme les dépenses sont collectivisés sous l'autorité du chef de famille.

Le lien conjugal n'y joue qu'un faible rôle, du moins fait-il l'objet d'une stricte régulation sociale, comme si l'intimité physique et le risque d'exclusive qu'il comporte, constituaient une menace pour l'intérêt collectif et la pérennité de la structure. Les mariages, dans la société traditionnelle, sont d'ailleurs arrangés par les familles et non par les individus directement concernés. Mari et femme doivent éviter de se rencontrer seuls dans la journée; ils ne sortent pas ensemble et rendent séparément visite à leur famille respective ou à leurs amis; ils ne consomment pas de repas ensemble, même dans le cas d'une famille réduite localement au couple. Les femmes mangent après les hommes.

La femme mariée a dans le groupe familial une situation d'effacement dont témoigne l'institution du *pardā* (écran, voile). L'institution du *pardā* dispose de l'attitude et des pratiques de la femme mariée, essentiellement à l'intérieur de sa maison, vis à vis des hommes plus âgés qu'elle, qu'ils soient ou non extérieurs à la famille de son mari. Alors que le *pardā* musulman s'exerce à l'extérieur de la maison non point en famille et commence dès la puberté, il en va tout autrement du *pardā* hindou qui commence seulement avec le changement de localité de la fille mariée qui va habiter dans sa belle-famille; au point que retournée chez ses parents ou dans son village, elle en est dispensée et retrouve volontiers ses attitudes de jeune fille. Au lieu de son enfance, la femme mariée ne s'abrite pas derrière le pan de son sari; l'obligation du *pardā* s'impose de nouveau au domicile des beaux-parents. Elle l'engage alors à une attitude de retrait, d'effacement permanent mais nuancé: très effacée devant les aînés de son mari, elle peut se montrer familière avec les cadets. Elle se tient debout en présence des hommes plus âgés, attitude générale de respect dû à l'âge mais plus rigoureusement adoptée par les femmes que par les hommes.

Ce nécessaire effacement la conduit à anticiper tout imprévu, dans le temps et dans l'espace de la maison. Le comportement masculin est également adapté à cette institution: les hommes sont chez eux à la maison, et particulièrement le beau-père supposé circuler librement partout. Encore prend-il soin de ne pas susciter la gêne autour de lui, et notamment l'embarras de sa belle-fille s'il venait à la surprendre. Il trouvera toujours un moyen de signaler son arrivée, râclément de gorge ou autre manifestation sonore, pour qu'elle prenne ses dispositions. A noter que l'ouïe intervient très différemment du toucher et de la vue dans les modèles indiens de sociabilité, parfois même comme substitut de ces deux fonctions, en situation d'évitement ou de contact prohibé. Plus généralement, le son ou le bruit ne semblent vécus comme pollution, ni dans le sens indien ni même dans le sens européen du terme.

L'institution du *pardā* se conjugue avec les modèles de l'autorité que sous-tend l'opposition aînés/cadets. Mais il faut avoir présent à l'esprit que le *pardā* a surtout pour effet de tenir les femmes venues d'une autre famille à distance des agnats. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il disparaisse pratiquement dans les relations de la belle-fille avec les plus jeunes des deux sexes.

Les modèles du pur et de l'impur, de la famille indivise, de la situation de la femme dans le groupe familial ne sont pas les seuls en acte dans l'habiter indien. Cependant ces modèles, dirions-nous "cardinaux", engendrent certaines pratiques d'organisation de l'espace habité, comme l'a montré notre recherche sur le terrain.

2. Deux cas concrets d'habitat indien

La présentation se limitera à deux cas, d'une portée nécessairement réduite quand on sait quelle diversité des habitats et architectures s'accorde aux contextes sociaux, économiques, physiques, évidemment très variables à l'échelle de l'Inde. ²

Le premier est celui d'une maison urbaine du siècle dernier dont les caractéristiques régionales paraissent offrir, pour l'aire concernée (Dehli et sa région), des références assez fidèles. Nous lui opposerons un exemple de maison moderne qui se situe à mi-chemin entre les architectures les plus innovantes, encore très rares, et celles dont l'ancienneté relative ne rend pas suffisamment compte de l'évolution récente des pratiques. Dans les deux cas nous tenterons d'analyser l'organisation de l'espace et de définir les modèles et les pratiques engendrées dans leurs versions respectives. ³

2 Notre présentation s'appuie sur une recherche en cours, dont l'ambition peut paraître démesurée. Il s'agit, en effet, de tenter une double approche :

- comparer des modèles "traditionnels" dans leur actualisation "ancienne" et moderne; repérer, éventuellement, de nouveaux modèles en formation ou déjà formés;
- à travers une analyse des entretiens recueillis chez les habitants, sonder la réalité linguistique qui traduit, en anglais et en hindi, ces modèles. Cette seconde approche ne sera même pas esquissée ici. La recherche sur le terrain a été effectuée au cours de deux séjours, l'un de douze mois, l'autre de deux mois. Une cinquantaine d'entretiens non directifs portant sur l'habitat urbain, principalement dans la région de Delhi, répliqués dans les deux langues, hindi et anglais, ont été recueillis auprès d'une population bilingue.

3 Quelques auteurs, notamment L. Dumont et M. N. Srinivas, se sont intéressés à la place du territoire et de l'appropriation du sol dans le système des castes. Voir aussi Müller, 1954. Mais il manque des recherches sur l'espace et ses pratiques.

3. Une maison urbaine traditionnelle ⁴

Cette maison fut construite il y a près d'un siècle dans une petite ville de l'Uttar Pradesh, non loin de Delhi. Les communautés musulmane (dominante) et hindoue y vivent dans des quartiers distincts. La plupart des familles sont commerçantes ou *zamindar* (propriétaires terriens). Celle qui occupe la maison depuis l'origine est une famille hindoue de la caste des *Vaishyas*).

L'habitation comporte un rez-de-chaussée (cf. plan 1), un étage (cf. plan 2) et une terrasse aménagée ou *barsati*.

La maison donne directement sur la rue; il n'y a pas de jardin ou d'espaces extérieurs si ce n'est la cour centrale, *chowk*, qui distribue les pièces du rez-de-chaussée. Aussi parle-t-on volontiers du caractère "introverti" de la maison indienne par comparaison avec "l'extraversion" de la maison européenne.

Le premier étage comporte une galerie qui fait le tour intérieur complet de l'habitation et joue donc, pour la circulation, le rôle dévolu à la cour au rez-de-chaussée.

L'étroitesse des fenêtres, plus nombreuses à l'étage, répond au souci de préserver les habitants de la chaleur et de l'intrusion des regards de la rue.

Le statut social de la famille s'affiche dans le traitement de la façade: porte richement ornée, encadrée par une arche de pierre sculptée dans le style caractéristique de l'architecture moghole, elle-même surplombée d'un balcon, niches pour abriter des lampes la nuit et bancs de pierre ouvragés de part et d'autre de l'entrée.

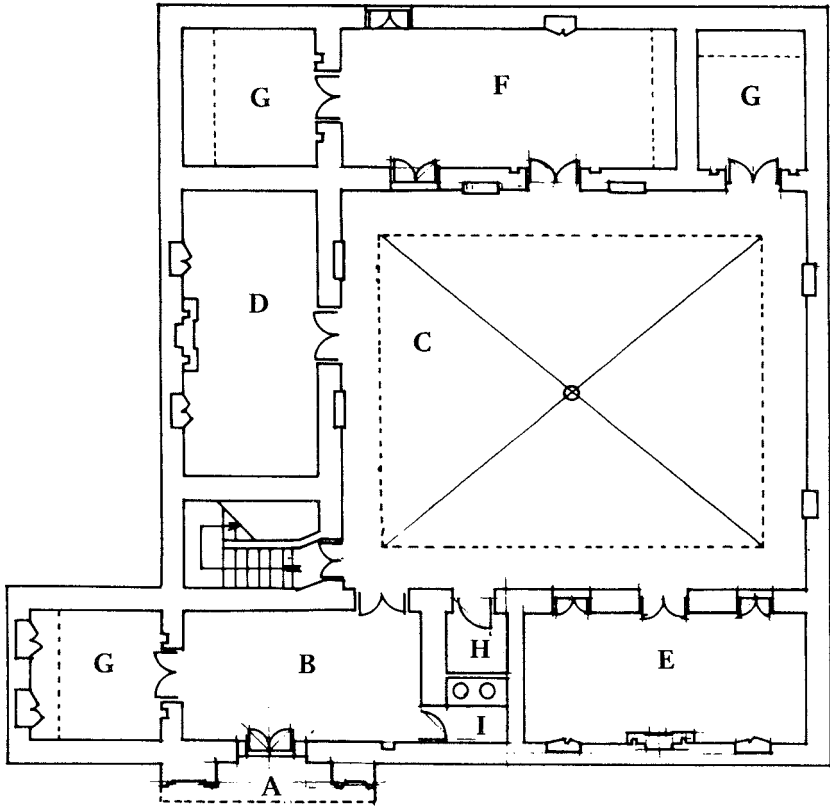
L'organisation de l'espace intérieur est gouverné par un certain nombre d'oppositions qui traduisent dans l'espace les modèles dont nous avons parlé ci-dessus. Dans l'état actuel de nos recherches, nous étudierons plus particulièrement les oppositions pur/impur et masculin/féminin.

3.1. L'opposition pur/impur

L'opposition pur/impur ne saurait être ramenée à une combinaison entre des préoccupations hygiénistes et un domaine du sacré; l'opposition propre/sale qui caractérise l'hygiénisme ne concerne pas en effet les mêmes pratiques que l'opposition propre/sale qui caractérise le pur et l'impur. Cette opposition gouverne tout ce qui vise à interdire les contacts dangereux entraînant une impureté dont le risque principal est la chute de statut social, ou même simplement une atteinte à ce statut.

"On s'accorde généralement à reconnaître que l'opposition est manifestée de façon en quelque sorte macroscopique dans le contraste entre les deux catégories extrêmes des Brahmanes, prêtres de principe qui occupent le rang suprême par rapport à l'ensemble des castes, et des Intoucha-

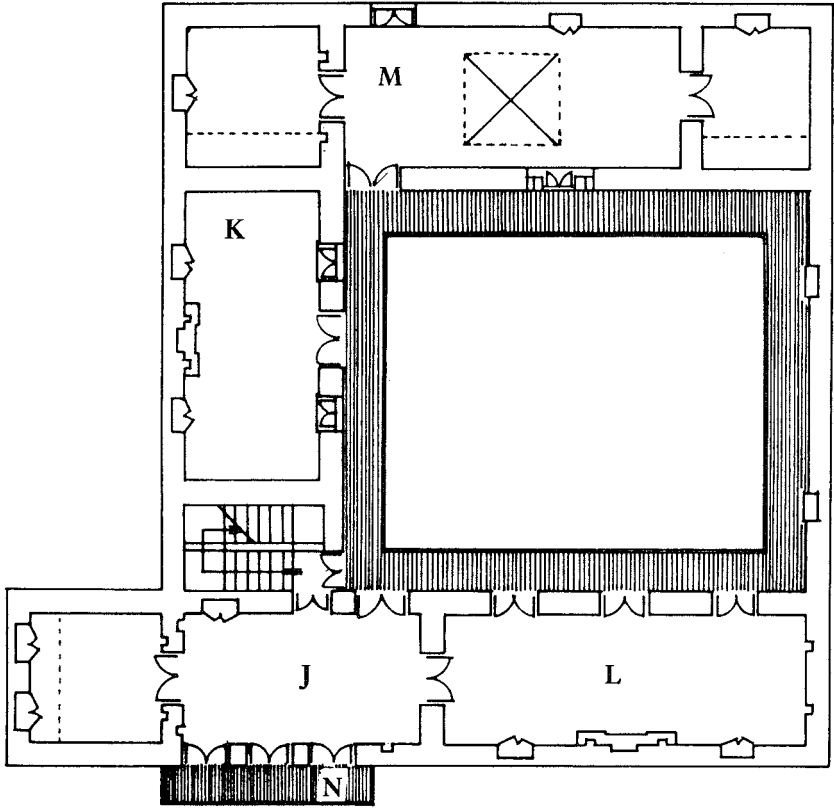
⁴ Cette maison a fait l'objet d'une brève présentation architecturale dans la revue *Urban and Rural Planning Thought* (New Delhi) XIV, 1 (1971) 74-82. Nous en avons extrait les deux plans et certaines indications.



Plan 1
 A TRADITIONAL URBAN HOUSE IN UTTAR PRADESH:
 GROUND FLOOR.
 UNE MAISON URBAINE TRADITIONNELLE DE L'UTTAR PRADESH:
 REZ-DE-CHAUSSE.

Hindi transcription Transcription hindi	English Anglais	French Français
A <i>dehāli</i>	threshold	seuil
B <i>dālān (dāliz)</i>	entrance hall	hall d'entrée
C <i>chowk (āngan)</i>	courtyard	cour intérieure
D <i>baīṭhak</i>	drawing room	bureau (séjour des hommes)
E —	room for guests	chambre d'amis
F <i>koṭha</i>	store — go down	office — dépense
G <i>koṭhri</i>	granary store	resserre
H <i>baṭrūm</i>	bathroom	cabinet de toilette
I <i>leṭṭīn</i>	latrine	W. C.

Source: Urban and Rural Planning Thought, XIV-1 (1971) 74-82



Plan 2

A TRADITIONAL URBAN HOUSE IN UTTAR PRADESH:
FIRST FLOOR.

UNE MAISON URBAINE TRADITIONNELLE DE L'UTTAR PRADESH:
PREMIER ETAGE.

Hindi transcription
Transcription hindi

English
Anglais

French
Français

J *bārzā*
K *kamra*

verandah
room

véranda – séjour
chambre (ou pièce en
général)

L *bāda kamra*

living room

séjour

M *rasoī*

kitchen

cuisine

N *chājja*

balcony

balcon extérieur

bles, serviteurs très impurs relégués hors des villages proprement dits dans des hameaux (ou au moins des quartiers) distincts". (Dumont, 1966)

Cependant cette opposition ne limite pas ses effets aux relations entre castes: l'individu lui-même, dans le rapport qu'il entretient avec son corps, est tenu à des pratiques de purification. Parmi les agents purificateurs, l'eau est le principal mais l'ablution la plus stricte est celle que l'on pratique dans une eau courante avec ses vêtements sur soi; d'autres agents purificateurs sont les produits de la vache, dont la bouse qui, en solution dans l'eau, sert à purifier le sol.

Plus intéressant encore, pour l'habiter, que les catégories mêmes du pur et de l'impur, est le risque de passage de l'un à l'autre de ces états. Cette menace concerne essentiellement deux domaines du sensible: le toucher et le visuel.

Comment intervient le toucher dans l'espace de la maison, en référence à cette opposition? Ce qui est en jeu dans le risque d'impureté c'est la présence de quelqu'un d'"impur" dans le même lieu, son passage proche, même si on ne le voit pas, et, principalement, le contact physique qu'il peut avoir avec la nourriture, les objets, le sol. Ce qui semble surtout prohibé c'est la coïncidence, même dans des temps différents, de deux touchers dont l'un, celui de la personne impure — a fortiori si elle est Intouchable — obligera à un rite de purification. Nous reviendrons sur les stratégies d'évitement qu'implique cette prohibition.

Dans l'ordre visuel, la pollution possible provient de la vue de l'impur qui, encore aujourd'hui dans le sud de l'Inde amène les Brahmanes à se masquer le visage pour ne pas voir l'Intouchable. Elle provient également du regard posé par la personne impure sur la nourriture que consomme la personne pure: cette nourriture relève d'un rituel que ne doit pas troubler le regard impur posé sur elle. Cette situation est particulièrement critique au moment du repas et doit être prévenue: "Il ne s'agit pas seulement d'éviter le contact d'agents polluants (même de la même caste) mais de précautions générales. Chez les Brahmanes le mangeur doit être pur (il s'est baigné et a le buste nu) et se mettre à l'abri de tout contact impur. Il mange seul ou en petit groupe dans un "carré" pur, *caukā*, dans la cuisine ou une partie voisine de la maison soigneusement préservée des intrusions. Tout contact imprévu non seulement d'un homme de basse caste (quelquefois jusqu'à son ombre) ou d'un animal, mais même de quelqu'un de la maison (femme, enfant, homme qui ne serait pas purifié pour le repas) rendrait la nourriture inconsommable. (. . .) Sans doute les règles sont loin d'être aussi strictes pour des non-Brahmanes. Il reste que l'on ne peut guère manger côte à côte qu'avec ses pairs, que l'hôte ne mange généralement pas avec ses invités, et que le repas n'est pas le rassemblement agrémenté de conversations que nous connaissons: c'est une opération technique qui ne laisse place qu'à une marge restreinte de liberté". (Dumont, 1966, 65)

On mesure dès lors l'importance de cette opposition qui commande en partie l'organisation de l'espace de l'habitat.

Le seuil de la maison, *dehali*, est surélevé par rapport à la chaussée

au moyen d'un perron; c'est déjà un espace intermédiaire entre l'espace public et l'espace privé. Les Intouchables ne le franchissent ni même ne le touchent. La porte s'ouvre sur l'entrée proprement dite, *dahliz*. Le hall d'entrée est un espace de transition où peuvent se tenir de courtes visites mais où l'on ne pénètre que si l'on y est invité. Il permet, en temps normal, l'accès direct des domestiques, de caste inférieure, à la resserre, *koṭhri*.

— On notera, sur le plan, la présence de latrines à droite de l'entrée. Cette disposition est courante: il est convenable en effet que les latrines — lorsqu'elles existent — soient aussi éloignées que possible de la cuisine. La tradition d'ailleurs n'en prévoit pas dans les maisons: elle prescrit d'aller dans la nature pour satisfaire ses besoins.

— La cuisine, *rasoi*, est située au premier étage, à l'arrière de la maison, distante de la zone des toilettes et des espaces semi-publics. Elle offre une surface à ciel ouvert pour son aération. Elle est utilisée pour la préparation des repas familiaux.

3.2.. *L'opposition masculin/féminin*

On peut dire que cette opposition partage la maison en deux :

3.2.1.

Le rez-de-chaussée est un espace masculin, *mardān khānā* (*gent's area*, suivant l'expression employée par les architectes).

On y trouve :

— Le *baiṭhāk*, séjour des hommes et des hôtes. Cette pièce, strictement réservée aux hommes, sert de bureau. C'est là que sont rangés les livres de compte et que se tiennent les discussions d'affaires (rappelons que la maison est habitée par des marchands de la caste des *Vaishyas*). Les hommes célibataires de la famille peuvent y dormir. C'est aussi une pièce de réception pour les hommes en visite, illustrant ainsi le fait que, dans la maison traditionnelle, existe un espace "pour hommes", sans autre précision: c'est l'espace "semi-public" du maître de maison. C'est la seule pièce qui soit meublée "à l'occidentale" (tables, fauteuils, canapé) et manifeste un certain souci d'apparat.

— La chambre d'amis (*room for guests*) revêt un caractère autonome, disposant de ses propres toilettes et située à l'écart des espaces privés, à proximité de l'entrée.

3.2.2.

Le premier étage est plus spécifiquement un espace féminin, *jānān khānā*.

De fait, les occupations féminines sont confiées à l'étage dont la privatisation est renforcée par l'aménagement de *pardah walls* (cloisons ajourées). Mais cet étage est surtout féminin dans la journée. Le soir, il devient un espace privé pour la famille. Ainsi l'opposition espaces masculins/espaces féminins sous-tend l'opposition hommes-espaces publics/femmes-espaces privés.

Au premier étage se trouvent :

— La cuisine : C'est un lieu où les femmes aiment se cantonner dans la journée pour bavarder et surveiller le travail des domestiques à travers les *jarokha* (écrans de fenêtre); elles s'y douchent, comme font les hommes de préférence au rez-de-chaussée, à l'aide de seau d'eau.

— Une chambre, *kamra* : Cette chambre est le séjour réservé aux femmes et aux activités des filles de la famille. On y pratique les dévotions et prières rituelles devant l'autel. Les femmes y dorment à la saison des pluies et en hiver ; les hommes mariés peuvent aussi y dormir. A la saison chaude, hommes, femmes et enfants installent leur lit, *charpai*, pour la nuit sur la terrasse, *barsati* ;

— une autre chambre-séjour, *bada kamra* : Elle est plus particulièrement destinée aux enfants, mais aussi aux travaux manuels. Du fait de son ensoleillement, on y prend le thé l'après-midi et on y suspend le linge à sécher ;

— la salle de séjour familiale-véranda, *barza*. C'est une pièce ouverte par de grandes fenêtres sur le balcon. C'est là que se rassemblent les hommes de la famille les jours de fête. Les femmes s'installent l'après-midi sur le balcon extérieur, *chajja*, protégé par une imposante ferronnerie, pour observer les mouvements de la rue, bavarder avec leurs voisins d'en face et pratiquer les travaux d'aiguille. Les hommes s'y tiennent volontiers, le soir venu, pour profiter de l'air que procure le *chajja*.

— La cour, *chowk*, est l'espace qui permet aux oppositions pur/impur, masculin/féminin de fonctionner. Par sa position centrale, elle assure la distribution des pièces principales de l'habitation et la relation entre ses niveaux; elle procure la lumière et l'aération indispensables au logement, étant donné le peu d'ouvertures dont il dispose sur l'extérieur. Elle est surtout le lieu stratégique où se négocient évitements et rencontres entre les femmes de la maison, les serviteurs et les visiteurs étrangers à la famille.

Il faut noter que lorsque le logement n'abrite qu'un couple (même s'il n'est que temporairement séparé du reste de la famille), le problème de la division de l'espace suivant l'opposition masculin/féminin ne revêt pas de caractère impératif. L'absence de relations avec des aînés minimise l'importance des séparations formelles.

3.3. La famille indivise

Ce que nous avons observé de la famille indivise permet de comprendre que les partitions de l'espace habité ont plus de souplesse en Inde que dans les sociétés occidentales et qu'elles ne sont pas liées à une personne ou, comme on l'a dit, au couple, mais expriment bien davantage le groupe et les relations entre les groupes. Il n'y a pas d'espace assigné au couple : les hommes mariés rejoignent leurs femmes pour dormir dans un espace collectif ou isolé selon les circonstances. Le rapport des dormeurs à l'espace est tributaire de la saison : en hiver, on couche à l'intérieur de la maison, en été on monte son lit sur la

terrasse. Ces lits, *charpai*, sont constitués d'un cadre de bois, sanglé, monté sur quatre pieds, et ne comportent pas de literie. Leur légèreté facilite leur déplacement soit pour les ranger verticalement le matin dans différentes pièces, soit pour s'y asseoir dans la journée. En dehors du *baiṭhāk*, il n'y a d'ailleurs nulle part de meubles fixes, sauf pour le rangement.

4. Une maison moderne

La ville de Dehli, où se situe le cas présenté, est exemplaire à plus d'un titre. Comme le laisse deviner son caractère de "twin-city", les pôles extrêmes de tradition et de modernité s'y déploient avec une particulière évidence. L'influence étrangère, très forte dans le passé, y est renforcée depuis l'Indépendance par son rôle de capitale politique. Un fait mérite d'être souligné: le doublement de la population entre 1941 et 1951 (dû notamment à l'afflux de réfugiés lors de la Partition), son accroissement de 50 à 60 % par décennie depuis. Une fois comblé le peu d'espace laissé vacant, à proximité du centre historique et dans les interstices de la cité coloniale, l'habitat urbain "programmé et planifié" s'étend aujourd'hui à des distances considérables. Cet habitat, qui offre l'aspect de nos cités d'H. L. M., est spécialement destiné aux fonctionnaires, ou, plus généralement aux classes moyennes. Il forme, avec les *colonies* des nouveaux riches, avec les zones d'habitat sommaire d'autoconstruction livrées aux populations sous-prolétarisées de migration rurale récente, et avec les anciens villages emprisonnés dans ce tissu résidentiel, le paysage des nouvelles extensions.

Dans la grande variété des constructions récentes, allant des maisons d'aspect rural ou des cabanes les plus pauvres aux tours prestigieuses de style international, notre attention s'est portée plus particulièrement vers les récentes *colonies* qui fleurissent à la périphérie, et où des Indiens, en majorité très aisés, qui se désignent eux-mêmes comme appartenant à la "upper middle class" et que l'on dit "occidentalisés", ont fait construire ces maisons réputées modernes qui constituent désormais un type urbain et font en quelque sorte figure de maisons idéales. Le parti pris fonctionnaliste dont elles témoignent, l'affichage extérieur du style occidental ("*Western Style*") par lequel elles tendent à se distinguer, s'y concilient souvent, non sans paradoxes, avec une ornementation de motifs traditionnels "*indu-muslim*" ou dravidiens, signes architecturaux artificiellement plaqués en façade. Entre le bungalow du haut fonctionnaire retraité, parfois teinté d'architecture coloniale, la villa espagnole ou mauresque du riche commerçant pendjabi et la résidence "californienne" de l'industriel, il y a bien des différences formelles mais l'impression générale est celle de l'uniformité dans l'amalgame.

C'est pour leur complexité et l'attraction exercée bien au-delà

des couches privilégiées de la population, que ces formes architecturales sont importantes, bien qu'elles soient le fait d'une petite minorité en position dominante (moins de 2 % à Dehli).

Ces maisons sont couramment appelées "bungalows" ou "cottages". Le jeu des contraintes urbanistiques et architecturales imposé par les autorités locales favorise cette identité : ainsi, l'obligation de construire au milieu de la parcelle et de maintenir sur le devant et de chaque côté de la maison un vide *non aedificandi* réglementaire. Le jardin se présente immanquablement en façade; des variations possibles concernent l'aménagement des "passages" latéraux et de l'arrière du bâtiment principal, où sont également édifiés, en une ou deux constructions distinctes, le garage et les "*servant quarters*" (logement des domestiques). La hauteur se voit limitée à deux étages, afin notamment de réduire les possibilités de rapport des immeubles conçus pour être loués, sans que cette mesure réussisse à contrecarrer vraiment la tendance des investisseurs à occuper le terrain. Ceux-ci, encouragés par le montant exorbitant des loyers pratiqués à Dehli, visent particulièrement la clientèle des résidents étrangers, nombreux dans la capitale à disposer des ressources autorisant un tel standing. Ce phénomène n'est pas sans influence sur la progression des formes architecturales d'inspiration occidentale. Les témoignages d'architectes qui construisent dans ces quartiers relèvent le souci fréquent chez les maîtres d'ouvrage de "faire moderne" ou de "faire européen". Dans certains cas, on a tenu compte de la possibilité de rentabiliser l'investissement en louant un étage ou une partie de la maison, mais très souvent, il n'en est rien et la demande traduit simplement l'aspiration et le goût du client pour le "*western way of life*"; ou, du moins, la représentation qu'il en a. Celle-ci peut être très fantaisiste et génératrice de conflits avec les maîtres d'œuvre formés en Europe ou "à l'européenne" et détenteurs du "savoir".

Implantée dans une récente *colony* de la périphérie sud de New Dehli, la maison que nous présentons est habitée par une famille appartenant, comme dans l'exemple précédent, à la caste des Vaishyas. La famille se compose du père, veuf et très âgé, de son fils aîné, sa femme et leurs deux enfants. Le bâtiment se double en fait d'une habitation rigoureusement symétrique de celle dont nous présentons le plan (mur mitoyen à gauche) destinée au fils cadet qui, installé à Bombay pour des raisons professionnelles, l'a provisoirement louée à un diplomate. Du fait de son grand âge, le père, le propriétaire de l'ensemble, a souhaité déléguer la maîtrise d'œuvre à son fils aîné qui en a donc décidé la conception générale. Il l'a faite avec l'aide de l'entrepreneur local auquel ont été confiés les travaux, et en concertation avec son jeune frère.

Cette situation familiale et les solutions architecturales adoptées offrent un exemple de stratégie et de compromis significatifs de l'habitat moderne.

La maison se présente “à l’européenne” (cf. plan 3). C’est ainsi que la voient ses habitants qui la désignent avant tout comme “fonctionnelle”. C’est aussi, pour le regard occidental, l’image d’une architecture récente et “passe-partout” dans son environnement familier, le jardin, la grille, le garage . . . impression que renforce l’ouverture maximale de la maison sur la rue : larges baies vitrées et portes-fenêtres “font” toute la façade, avec ostentation.

Si la transparence moderniste a une signification sociale qui s’affiche dans l’architecture, la présence d’un “danger” qui lui serait inhérent n’en est pas moins visible dans les aménagements ou les ruses par lesquelles les habitants tendent à se protéger de la rue : écrans de verdure, paravents placés dans le salon ou même dans le jardin à l’heure de la sieste . . . signes interposés pour leur effet de dissuasion, ou refus anticipés de réciprocité. Pourtant rares sont les allusions aux ingérences symboliques dont pourrait pâtir la vie familiale. Le “danger” est généralement attribué aux risques d’effraction que favorise, par “les temps qui courent”, l’emploi de ces vastes surfaces vitrées : “Autrefois . . . les maisons étaient moins exposés et il y avait moins de voleurs . . . ”

Madame P. : “Du point de vue de la sécurité . . . c’est pas bien par les temps qui courent . . . Tout le monde nous conseille de faire installer une grille devant la baie vitrée . . . Mais mon fils dit que si l’on fait installer la grille la maison perdra de sa valeur artistique . . . On prie Dieu de nous éviter cette catastrophe (. . .) Nous avons des portes vitrées partout . . . C’est bien . . . On a du soleil mais on a aussi (. . .) Aujourd’hui on est content de l’élégance de la maison ” . . .

Elle ajoute cependant :

”Autrefois . . . on construisait la maison comme une boîte et personne ne savait ce qui se passait à l’intérieur . . . Maintenant on sait tout . . . ”

Ce qui montre bien d’où vient le risque : une maison vitrée est ouverte à tous les regards.

Cette transparence “qui donne une valeur artistique à la maison” est-elle le signe de la disparition de l’opposition pur/impur comme principe organisateur de l’espace du logement ? C’est par l’analyse des pratiques des habitants que nous tenterons de répondre à cette question.

L’entrée : Alors que, traditionnellement la porte et son encadrement — qui était l’essentiel de la façade — commandaient l’abord, ici, comme dans la plupart des maisons étudiées, l’entrée est disposée sur le côté de la maison. On y accède latéralement par l’allée conduisant au garage. Le visiteur, selon son statut, franchit la grille pour se présenter spontanément à la porte, ou se signale de la rue pour qu’un serviteur vienne à sa rencontre. Ainsi l’allée joue le rôle de premier “sas” autrefois dévolu au perron ou au seuil aménagé, sas d’autant plus sélectif cependant que s’est accrue et privatisée la distance qui sépare la rue du hall d’entrée. L’incidence est sensible aux deux extrémités du parcours : côté grille avec l’apparition d’un nouveau seuil, côté porte avec l’atténuation du

filtrage symbolique entre l'extérieur et l'intérieur (la porte reste facilement ouverte et l'on ne fait plus asseoir les visiteurs dans l'entrée).

Il est également possible d'accéder directement au salon en passant par le jardin. Mais ce parcours est réservé aux membres de la famille, aux hôtes attendus ou aux familiers, et toujours à l'invitation du maître de maison qui, généralement dans ce cas, se tient lui-même dans le jardin.

Si le hall d'entrée semble avoir perdu de son rôle décisif par rapport au dehors, en revanche c'est à travers lui que s'opère la partition entre espaces privés et espaces semi-publics auxquels il introduit directement, remplaçant en cela la traditionnelle cour centrale.

Par l'entrée moderne, le visiteur a cependant l'œil sur des passages proches (du salon aux espaces privés par exemple) et ne dispose plus du vaste espace de la cour pour juger — la réciprocité étant vraie — de la conduite à tenir.

Du *salon*, tel qu'il se présente dans cette maison, on observera d'abord qu'il donne sur l'extérieur à travers le jardin et par l'intermédiaire d'une baie vitrée occupant toute la largeur; or, ce salon fait en même temps office de salle à manger (il n'est d'ailleurs désigné que par l'expression "*drawing-cum-dining-room*"). Il est bien possible que cette double fonction de salon-salle à manger explique pourquoi, généralement, on ne souhaite pas y manger :

Monsieur P.: Moi, personnellement je n'aime pas ça . . . Parce que là où viennent les gens nous préférons ne pas manger . . . "

Ainsi la plupart du temps, les femmes mangent à la cuisine, après avoir servi leur repas aux hommes dans la cour intérieure ou dans la chambre, tandis que le petit déjeuner est pris dans la partie couverte qui jouxte la cour.

La table du salon est en fait essentiellement utile aux enfants, censés acquérir une éducation; le fait d'associer à l'éducation l'usage de la table montre le désir d'occidentalisation de la famille.

Ainsi, Madame P.: "Il est agréable de manger à table parce qu'on y met toutes sortes de choses et on peut apprendre aux enfants à manger d'une façon correcte (. . .) La table est là pour les enfants . . . pour qu'ils apprennent à manger ensemble . . . pour qu'ils apprennent à manger correctement . . . "

Dans certaines circonstances, quand on reçoit des membres de la famille ou des étrangers, on se rassemble autour de la table dans une convivialité "à l'occidentale".

Ces observations pourraient nous induire à penser que ce complexe de lieux est un laboratoire des transformations des pratiques. Mais si le salon-salle à manger est largement ouvert sur l'extérieur, le paravent reste à portée et il rappelle qu'en cas de nécessité, on peut encore protéger l'espace pour y consommer la nourriture.

En fait tout se passe comme si le complexe salon-salle à manger

formait, pour ainsi dire, la pièce d'apparat de la famille; on en trouverait la confirmation dans le fait que les étrangers admis à pénétrer dans la maison y sont introduits. Dans cet espace, le public a tendance à refouler le privé.

La cuisine: Pour qui connaît la vulnérabilité de la nourriture et de l'homme qui la consomme, la situation semble à tout le moins, inhabituelle. Elle n'est plus, dans le plan que nous présentons, comme dans beaucoup d'autres, le lieu protégé sinon le plus reculé de la maison. Notons toutefois qu'il n'y a pas de possibilité de vue directe de l'entrée dans la cuisine, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de porte côté entrée. La cuisine jouxte cependant l'entrée et le salon, même si un double jeu de portes, peu fonctionnel celui-là, atténue cette prodigieuse inconvenance qui peut s'aggraver (surtout dans les appartements modernes) de la proximité des toilettes.

Cette confluence résulte de deux systèmes en conflit. Le premier, traditionnel, exclut tout rapport entre cuisine et public: c'est le cas de la maison urbaine décrite précédemment. Le second, occidental, implique une certaine commensalité que le terme salle à manger-salon (*drawing-cum-dining room*) explique, même si, de fait, les pratiques ne suivent guère.

La salle de bains: Dans cette maison chaque chambre a été dotée d'un cabinet de toilette qui communique avec l'extérieur par une porte de service utilisée pour le lavage à grande eau: ainsi le "sweeper" ou *bangi* (homme ou femme de caste inférieure employé quotidiennement pour balayer) n'a pas à pénétrer dans la chambre, et la lessive s'effectue sans occasionner de gêne.

En effet, ou bien le *dobhi* (personne chargée de la lessive) vient travailler dans la salle de bains où tout est disposé pour son travail: on lui pose le linge par terre et il le frotte et le frappe sur le carrelage. Ou bien le *dobhi* vient chercher le linge (toujours dans la salle de bains) pour le laver à l'extérieur. A son retour il le rapporte à l'entrée, car le linge est propre et peut y être présenté. Il convient aussi de noter que l'usage des salles de bains récemment introduites dans les maisons n'obéit pas aux modèles occidentaux. La baignoire n'est pas utilisée pour se laver, mais éventuellement pour se "relaxer" car l'eau qu'elle contient n'est pas "courante". On ne saurait donc y prendre de bain purificateur, lequel s'opère après la relaxation, sous la douche. Encore faut-il distinguer entre les plus âgés qui utilisent à cet effet le robinet et le seau placés sous la douche, et les plus jeunes qui se douchent "à l'occidentale". La conservation de la valeur des ablutions se lit également dans l'utilisation et les équipements des W. C. qui impliquent également de disposer d'eau pour se purifier.

La baignoire plus qu'un élément de confort, est un signe de modernité, d'occidentalisation. On peut observer d'ailleurs qu'elle n'existe que dans la chambre des invités.

Il semble donc que malgré des variations formelles importantes, l'organisation de cette maison soit, comme la maison traditionnelle,

commandée en partie par l'opposition pur/impur. Ce modèle, lié directement au système hiérarchisé de la société des castes ne peut avoir qu'une évolution très lente. Une transformation formelle de l'habitat ne signifie donc pas que les pratiques d'habiter soient radicalement différentes.

Cependant d'autres modèles semblent évoluer plus rapidement. C'est le cas de la famille indivise comme en témoignent les habitants de la maison étudiée. Une première évolution était déjà perceptible dans le fait qu'au départ les deux frères n'avaient pas construit en commun une seule maison, mais deux maisons mitoyennes. Dans un deuxième temps, la séparation complète est assurée par le départ d'un des frères qui loue sa maison, même temporairement.

Le couple semble émerger du groupe familial comme le montre l'apparition d'espaces assignés. Ainsi le grand-père a une chambre située dans la partie la plus reculée de la maison et jouit d'un accès par l'arrière. Le couple parental occupe, avec les deux enfants, la troisième chambre. Chacune a été meublée à l'occidentale (literie, penderies, coiffeuses). La présence de lits fixes contribue, comme le reste du mobilier moderne, à la fois à fonctionnaliser l'espace et à l'assigner de façon très individualisée. Tendance en pleine évolution, encore contredite par les pratiques des enfants qui couchent n'importe où chez les parents ou chez le grand-père, mais indice réel d'une évolution.

La séparation des espaces masculins et féminins est moins nette dans la maison moderne que dans la maison traditionnelle. En particulier la *cour*, qui subsiste au sein de la partie privée de la maison dont elle distribue les pièces — cuisine et chambres occupées par la famille — n'est plus au principe de l'unité de la maison car ne convergent plus sur elle pour s'y départager les polarités masculine et féminine de l'espace domestique. Lieu ambigu mais apprécié pour sa flexibilité, elle tend à devenir une pièce. Elle a d'ailleurs reçu quelques aménagements (plantes vertes, fauteils et canapé en osier) qui en font un lieu d'agrément et le véritable séjour familial.

Cependant la bipolarisation sexuelle de l'espace continue aujourd'hui de sous-tendre des pratiques bien que dans cette famille représentative d'un groupe encore très minoritaire, le statut de la femme ne soit plus le statut traditionnel : elle peut travailler à l'extérieur et faire le marché, tâche habituellement assurée par le mari ; les signes extérieurs du *pardā* ont largement disparu mais elle conserve une attitude d'extrême réserve à l'égard des étrangers ; si elle a maintenant une relation verbale directe avec son mari, elle en prend rarement l'initiative en présence d'une tierce personne étrangère ou plus âgée qu'elle.

La cuisine reste l'espace féminin par excellence. Elle conserve son intérêt stratégique malgré le décentrement de la cour et sa privatisation. Une large fenêtre permet, outre l'aération et l'ensoleillement

(la moitié gauche de la cour est à ciel ouvert) de surveiller les enfants qui en ont fait leur aire de jeu.

L'homme s'approprie le "*drawing-cum-dining room*", espace le plus proche de l'entrée et de l'espace extérieur. C'est là que le soir, il invite ses amis hors de la présence de sa femme.

5. Conclusions

Quelques faits nous semblent établis par notre recherche :

5.1. L'habitat moderne va "à la rencontre" de la famille nucléaire, du moins telle que nous l'avons vu émerger dans les catégories sociales que nous avons approchées. Pourtant les riches citadins auraient plus que les autres, grâce à la propriété immobilière, la possibilité matérielle de maintenir l'indivision familiale dans la communauté de résidence. Il y a donc, dans ces familles indiennes, une réelle "évolution". L'abandon du *pardà* auquel tend à se substituer une accentuation de la division public/privé en est un exemple. Désormais, c'est à l'égard du visiteur extérieur que les précautions pour éviter le contact entre les femmes et les hommes vont se diriger; ainsi dans la maison étudiée précédemment, les deux portes qui permettent de passer du salon à la cuisine puis de la cuisine à la cour n'ont de sens que par rapport à l'entrée. Dans ce contexte, la présence d'agnats plus âgés que la "belle-fille-maîtresse de maison" rencontre une heureuse impossibilité: il n'y a pas dans cette villa de beaux-frères aînés.

5.2. La modernisation de l'habitat lorsqu'elle est le fait du propriétaire lui-même laisse une marge pour l'expression de certains modèles: on lit clairement dans le plan 3 cette bi-polarisation de l'espace qui s'oriente vers le fonctionnel, mais qui ajoute à ce fonctionnel tout ce qui est nécessaire pour que les modèles eux aussi fonctionnent. La disposition des issues et des portes montre bien que tout est fait à la base suivant une distribution moderne centrée sur le hall d'entrée, à quoi vient s'ajouter tout un système d'entrées, de sorties et de passages secondaires qui permettent le jeu des oppositions pur/impur et masculin/féminin.

5.3. Ce système "vient s'ajouter", avons-nous dit: nous semblons donc postuler que la "conception" est moderne et l'adaptation traditionnelle? C'est qu'en effet, la conception nous est apparue comme une sorte de "show-piece" idéologique de la modernité qui a d'ailleurs son équivalent purement fonctionnel – et technocratique – dans l'habitat collectif. Nous en voudrions pour preuves deux séries de faits. Tout d'abord, le rapport architecte-client sur lequel les entretiens nous renseignent: ce qui est posé au départ comme nécessité, c'est la maison

moderne fonctionnelle dont l'apparence témoigne du statut de modernité de son propriétaire. Dans le cas qui nous intéresse, la conception s'appuie sur un système rue-jardin-*drawing-cum-dining room* qui définit l'utilisation de la parcelle et très largement l'ensemble du système habité. Ce n'est qu'ensuite, en corrections et additions, qu'intervient l'organisation de la cour intérieure (réduite ici au tiers du jardin) et des systèmes de circulation.

Seconde série de faits: les additifs qui, après la construction et le premier aménagement à l'occidentale, viennent corriger la modernité. Ainsi dans le salon, à côté du mobilier moderne (fauteuils, canapé, table, buffet) l'installation d'un *moghul-room* au ras du sol avec des *gadda* (larges coussins) où le soir venu, entre hommes, on fume le *huqqa* (narghileh).

Evidemment, il s'agit là d'une situation privilégiée: celle d'un habitat de gens aisés qui "ont les moyens" de leur désir, lequel se concrétise en une superposition de moderne et de traditionnel. Ici c'est le moderne qui constitue l'ornement ou le "supplément d'âme", et c'est le traditionnel qui est fonctionnel!

BIBLIOGRAPHIE / BIBLIOGRAPHY

- DUMONT, L. (1966), "Homo hierarchicus" (Gallimard, Paris).
 GORE, M. S. (1968), "Urbanization and Family Change" (Popular Prakashan, Bombay).
 KARVE, I. (1953), "Kinship Organization in India" (Deccan College, Poona).
 MILLER, E. (1954), Caste and Territory in Malabar. *Amer. Anthropol.*, 56 (1954) 410-20.
 SRINIVAS, M. N. (1966), "Social Change in Modern India" (University of California Press, Berkley).